

Judaïsme et christianisme, l'écoute en partage

par Joseph HUG

Instruits par la longue histoire conflictuelle, violente et tragique des rapports entre juifs et chrétiens, Catherine Chalié, philosophe juive française, et Marc Faessler, pasteur et théologien genevois, nous livrent un important ouvrage de réflexion sous le beau titre «Judaïsme et christianisme. L'écoute en partage.»¹ Leur intention est de parler à l'autre et de l'écouter, en échappant à l'apologie et en dépassant l'information qu'ils ne dédaignent pas pour autant. Il ne s'agit pas non plus de se laisser ébranler dans tout ce que l'on pense par désir d'écouter autrui, au point d'adopter sa vérité à lui ou de se résigner à un relativisme des opinions, une forme de paresse intellectuelle assez répandue. La construction de l'ouvrage témoigne de cette tâche presque démesurée.

Les huit chapitres, à deux voix qui alternent, rythment les 500 pages du livre. En ouverture, les deux voies, judaïsme et christianisme, dont Marc Faessler remarque l'asymétrie, le premier pouvant vivre sans le second, mais pas le deuxième sans le premier.² Puis, une longue analyse du pasteur genevois d'un texte paradigmatique, le discours de Paul (selon les Actes des Apôtres) à la synagogue d'Antioche de Pisidie, où s'exprime sans concession la mémoire catéchétique que l'Eglise s'est donnée de sa séparation d'avec le judaïsme ; ensuite Catherine Chalié expose le pouvoir révélant de la Bible juive. Le troisième chapitre aborde «Jésus controversé» et s'achève par un texte court sur la théologie de la résurrection, espérance juive et réalité chrétienne. S'ensuit un long chapitre sur la *kénose*, c'est-à-dire l'idée d'un Dieu renonçant à la puissance pour servir les hommes, faisant le don de soi. Viennent ensuite quatre

chapitres sur les deux messies, la Loi et la foi, l'élection et la prière.

Les sources de références des auteurs sont avant tout les Ecritures (Ancien et Nouveau Testament), la tradition juive, Rachi et d'autres, ainsi que les grands penseurs juifs contemporains, en particulier Franz Rosenzweig (1886-1929) et Emmanuel Levinas (1905-1995). Chez Marc Faessler, on ne s'étonnera pas que la tradition chrétienne soit très peu présente, les Pères de l'Eglise servant plutôt de repoussoir.

Le théologien affectionne l'expression «l'impensé du christianisme». Trop occupé à s'affirmer en opposition au judaïsme, le christianisme naissant a laissé dans ses propres écrits tout un champ «impensé», c'est-à-dire non mis en valeur de son rapport à l'Ancien Testament. Marc Faessler entend principalement travailler ce champ à partir d'une exégèse technique, mais en allant au-delà dans une interprétation théologique.

J'ai été particulièrement intéressé par le chapitre qu'il consacre aux deux messies : fils de Juda et fils de Joseph. On se souvient de l'histoire de Joseph racontée dans le Livre de la Genèse. Joseph, fils de Jacob, vendu par ses frères, parvient à une très haute position auprès du pharaon d'Égypte. Or son frère Juda joue un rôle clé, d'abord, pour le sauver de la mort, puis, vers le dénouement, en s'offrant lui-même, pour que Joseph puisse se faire reconnaître de ses frères et se réconcilier avec eux, et ainsi revoir son père qui souffrait tant de sa disparition.

Partant de là, une certaine tradition juive, qui a peut-être existé avant notre ère - comme le voudrait Faessler -, a distingué deux messies : l'un, fils de Joseph, qui a connu l'abaissement dans les combats du monde, le refus des idoles et a traversé les souffrances à cause de son espérance de résurrection. Ce messie symboliserait la vocation du christianisme. L'autre messie, fils de David, rattaché à la figure de Juda, symboliserait la vocation du judaïsme par l'exigence d'observer la Loi, par le témoignage rendu au Tout Autre et par les combats de l'exigence éthique.

Le théologien interprète le geste de Juda faisant don de sa personne, à cause de la souffrance subie par son père, Jacob, comme un pas décisif, gratuit, qui va mener à la reconnaissance et à la réconciliation des frères. Marc Faessler suggère que ce pas préalable serait la reconnaissance par le judaïsme de la vocation du christianisme.

Le sens de l'élection

Le chapitre que Catherine Chalié consacre à l'élection d'Israël me semble très important. Combien de fois n'ai-je pas entendu ce thème éveiller l'animosité et des réactions violentes et indignées. Car on comprend souvent l'élection comme un

refus, une condamnation sans appel de l'autre. Mal perçu, le thème va souvent de pair avec une difficulté profonde de se croire aimé de Dieu.

Certains, parmi lesquels des chrétiens, considèrent sa simple mention par un juif, comme le signe d'une revendication particulariste, orgueilleuse et méprisante envers les autres peuples. Catherine Chalié rappelle que dans la Bible (Gn 12,1-4), l'élection n'est pas une prérogative, mais qu'elle commence par une parole - adressée à Abraham - qui commande l'arrachement à tout bien propre, terre et, en l'occurrence pour le patriarche, dieux familiers. Or la vocation singulière et unique d'une seule personne, Abraham, aboutit à une double promesse où le singulier «une grande nation» et l'universel «par toi seront heureuses toutes les familles de la terre» sont indissociables. Le peuple issu d'Abraham sera grand et les familles de la terre seront heureuses.

L'Exode approfondit le sens de l'élection. Selon Catherine Chalié, le Dieu qui convoque les Hébreux au pied du Mont Sinaï n'est pas un Dieu national, qui confirmerait le peuple dans le sentiment de sa supériorité face aux autres, mais un Dieu qui appelle Israël à la sanctification de la vie et qui récuse sa tentation d'être satisfait de lui-même.

Le rappel quotidien de l'élection dans la liturgie juive n'entretient-il pas tout de même ce sentiment de supériorité face aux autres ? Catherine Chalié est consciente du danger : elle rappelle que la tradition insiste qu'aucune liturgie ne dispense de l'étude. Mais, pourrait-on ajouter, l'étude ne mène-t-elle pas aussi à un sentiment de supériorité ?

Les mots qui disent au juif son élection ne lui confèrent aucune dignité autre que celle de l'inscrire dans l'histoire, avec le poids des responsabilités vis-à-vis des autres. «Ainsi, chaque jour, avant de réciter le Shema Israël, «Ecoute Israël, l'Éternel est notre Dieu, l'Éternel est Un» (Dt 6,4-9), l'orant

dit : «D'un grand amour, Tu nous as aimés, Eternel, notre Dieu (...) Tu nous as choisis parmi tous les peuples». Malgré l'histoire si éprouvée de son peuple qui semble contredire cette affirmation, le fidèle reconnaît donc la présence de l'amour dans l'élection. Or évoquer cet amour de Dieu pour son peuple, c'est penser un amour qui ne protège ni contre la cruauté ni contre les détresses, mais qui donne de les traverser avec, aux lèvres, la mémoire d'une parole qui habite et transcende la souffrance.»

Catherine Chalier écrit encore : «En dépit de l'infini malheur que ce siècle a infligé au peuple juif, le descendant d'Abraham ne peut oublier la promesse qui lui fut faite d'une grandeur qui soit bénédiction pour toutes les familles de la terre. C'est aussi pourquoi, *malgré la tentation à laquelle cèdent certains, sur le plan politique généralement, mais aussi sur le plan spirituel, le juif ne peut, sans infidélité à cette promesse jamais démentie, rejeter les familles de la terre et soutenir que peu lui importe ce qu'elles pensent.*»³

La philosophe juive montre aussi la nécessité de relier l'élection à l'idée d'un *peuple* singulier. Ne serait-il pas plus juste de penser, avec les chrétiens, qu'elle est offerte à chaque *personne* ? Elle répond : l'élection ne relie une personne à l'Eternel, qu'à condition de la relier à un peuple et, par-delà, à tous les autres hommes.

Autour du Médiateur

Catherine Chalier aborde ensuite de façon critique le rôle de l'élection pour un chrétien. Car la prophétie d'Isaïe «être lumière pour les nations», en régime chrétien, ne concerne pas le peuple juif mais la personne de Jésus et elle seule. En affirmant qu'il faut le suivre pour connaître Dieu, l'apôtre Jean ne modifie-t-il pas radicalement la pensée de l'élection, se demande-t-elle. «Le chrétien peut-il - comme cela

arrive - reprocher aux juifs leur pensée de l'élection et leur opposer sa propre et généreuse ouverture à l'universalité ? Cette universalité n'est-elle pas, en effet, conditionnée à l'acceptation de la personne du médiateur et tributaire, comme telle, d'une redoutable exclusivité, puisqu'elle porte, dans ces textes en tout cas, sur le salut ultime de l'homme ?»

La philosophe répond en citant l'histoire du grand penseur juif Franz Rosenzweig. A son cousin H. Erhenberg, qui attendait la nouvelle de sa conversion au christianisme, l'auteur de *L'étoile de la rédemption* écrivit le 31 octobre 1913 : «Cela ne me semble plus nécessaire et c'est pourquoi, étant ce que je suis, cela n'est plus possible. Je resterai juif.» Quelques années plus tard, à son ami E. Rosenstock, qui estimait qu'il persévérerait dans l'aveuglement de ses ancêtres en voulant rester juif, malgré la bonne nouvelle chrétienne, il dit : «Pourquoi donc devrais-je «être converti» alors que j'ai été élu depuis ma naissance» ? Ce qui, pour Rosenzweig, rendait le baptême inutile et surtout impossible. Nulle arrogance cependant dans cette certitude, mais le sentiment d'une proximité du Père qui ne suppose aucune médiation et pour laquelle le juif rend grâce, commente Catherine Chalier.

Elle ajoute que le juif, selon l'élection reçue, a une responsabilité face à la fragilité des vies qui l'entourent, d'où l'insistance de la Loi pour la protection des plus démunis, l'étranger, la veuve et l'orphelin.

«Que les chrétiens demeurent fidèles à Celui qui, pour eux, est l'unique Médiateur et qu'ils ne soient nullement enclins à devenir juifs ne laisse cependant pas le juif indifférent. Il s'interroge sur le sens de cette nécessité, professée par les chrétiens, d'une rencontre avec l'unique Médiateur afin de pouvoir s'orienter vers le Père et d'instaurer la fraternité entre les hommes. Il se demande pourquoi l'Eglise, dans l'histoire, a prétendu lui imposer cette nécessité et il voudrait savoir si, aujourd'hui, les

chrétiens peuvent admettre que les juifs ont - eux aussi - accès au Père et à la fraternité humaine, malgré leur refus de l'unique Médiateur.» On peut répondre par «oui», en suivant la voie ouverte par le Concile Vatican II dans sa déclaration *Nostra aetate*⁴ et par l'évolution de la pensée et de la pratique chrétienne depuis lors.

Mais inversement, la fidélité chrétienne à cette vérité de foi - le rôle de médiateur du Christ - constitue aussi une question pour le juif : le Père dont Jésus parle et dont les chrétiens parlent étant le Dieu dont le peuple juif est le serviteur depuis des siècles. En définitive, il y a bien deux voies, et cette pluralité du juif et du chrétien demeure irréductible.

Bien des questions

Selon Catherine Chalier, le juif se voit invité à réfléchir à nouveau au sens de la médiation. Il lui est en effet demandé s'il accepte que la personne du médiateur, invoquée par les chrétiens, soit pensée dans l'optique de la promesse faite à Abraham : «par toi» seront heureuses les familles de la terre. Le juif peut-il consentir, au cœur de sa propre foi, à reconnaître en Jésus ce descendant très singulier d'Abraham⁵ par qui les païens ont accès à Celui qui parla à leurs pères et qui, s'ils écoutent, s'adresse encore à eux directement ? Bien des juifs le refuseront - de même, d'ailleurs, que bien des chrétiens continuent d'espérer la conversion des juifs.

Cette question pose évidemment bien des difficultés, du point de vue juif : pourquoi cette médiation du Christ vers les païens passe-t-elle par une mise à distance de la Loi ? pourquoi le Médiateur a-t-il été accueilli comme Messie ? pourquoi s'est-on durci au point de vouloir détruire le peuple d'où provenait ce médiateur ? Ce faisceau de questions n'est-il pas l'ébauche d'un chemin de pensée du juif vers le chré-

tien ? s'interroge Catherine Chalier. On peut difficilement aller plus loin !

Décidément, l'ouvrage de Catherine Chalier et de Marc Faessler est important, surtout par l'esprit d'écoute de l'autre qui le traverse et par les questions qu'il pose aux juifs et aux chrétiens. Seul regret ou agacement : le langage quelque fois précieux et compliqué du théologien genevois, dont voici trois exemples non exhaustifs : «histoire irrédimée», «l'événementialité de l'histoire», «l'ultimité du temps» !

D'autre part, la lumière qu'il jette sur le christianisme des origines ne tient pas suffisamment compte de la composante juive dans le premier christianisme, qui a duré plus longtemps qu'on ne veut l'admettre.

J. H.

¹ Coll. Patrimoines judaïsme christianisme, Cerf, Paris 2001, 497 p.

² Marc Faessler récuse les expressions diverses utilisées pour caractériser la relation judaïsme - christianisme : frères ennemis, faux jumeaux (formule de l'historien André Paul), frère aîné et cadet (le pape Jean Paul II).

³ C'est moi qui souligne ce passage.

⁴ Déclaration sur les religions non chrétiennes, *Nostra aetate*, § 4.

⁵ D'où l'importance de la mention d'Abraham en tête de la généalogie de Jésus-Christ dans l'Évangile de Matthieu.

Votre avis nous intéresse !

Vous pouvez nous adresser vos remarques et vos opinions. Dans la mesure du possible, nous les publierons volontiers dans la rubrique *Libres propos*.